



<http://cinemateur01.com>

Cinémateur

Fiche n° 1532

Date de sortie : 7 juin 2017

Nationalité : Sud Coréen

Durée du film : 1 h 32

Du 11 au 17 octobre

Le jour d'après de Hong Sang-soo



Areum s'apprête à vivre son premier jour de travail dans une petite maison d'édition. Bongwan, son patron, a eu une relation amoureuse avec la femme qu'Areum remplace. Leur liaison vient de se terminer.

Ce jour-là, comme tous les jours, Bongwan quitte le domicile conjugal bien avant l'aube pour partir au travail. Il n'arrête pas de penser à la femme qui est partie. Ce même jour, la femme de Bongwan trouve une lettre d'amour. Elle arrive au bureau sans prévenir et prend Areum pour la femme qui est partie...

Compétition officielle Cannes 2017

Hong Sang-soo a commencé sa carrière en 1996 avec un premier long métrage, « Le Jour où le cochon est tombé dans le puits » Chacun des 20 films qu'il a écrits et réalisés depuis se caractérise par une structure complexe et parfaitement organisée, alors que tout semble s'y passer de façon aléatoire au gré des événements impromptus qui arrivent à ses personnages.

Présenté en compétition au Festival de Cannes, *Le Jour d'après* est apparu comme une véritable bouffée d'air cinématographique tranchant par la légèreté de son dispositif (une évidence chez Hong Sang-soo : une poignée d'acteurs, des décors communs, une caméra fixe réduite à quelques zooms ponctuels) et l'ironie pince-sans-rire de sa mise en scène. Au-delà d'un assez classique chassé-croisé amoureux et d'un nouveau quiproquo équivoque (la femme du personnage principal croit que sa nouvelle assistante est sa maîtresse), Hong Sang-soo y creuse le sillon formel développé depuis quelque temps dans son cinéma (d'*In Another Country* à *Yourself and Yours*), marqué par un entrelacement temporel qui atténue la frontière entre réel, désir et souvenir. Alors que son avant-dernier film présenté à Berlin, *On the Beach at Night Alone*, n'est pas encore sorti, et qu'il présentait en parallèle à Cannes *La Caméra de Claire*, Hong Sang-soo rejoue ici les infinies variations du motif de l'homme pris entre plusieurs femmes, des aléas de l'infidélité et de la lâcheté masculine, en y intégrant, par son travail du montage, une mise en doute du réel et l'organisation, au sein d'un même film, de récits alternatifs.

Autoportrait à charge

Le Jour d'après fait le portrait de Bongwan, un éditeur charmeur et lâche qui recrute une nouvelle assistante, Areum, suite au départ de la première avec laquelle il a eu une liaison. Le premier jour d'Areum est paisible, jusqu'à l'arrivée agressive de la femme de l'éditeur qui, venant de découvrir une vieille lettre d'amour adressée à son mari, croit venir châtier la coupable. Si la jeune assistante est renvoyée suite à ce quiproquo (et au retour, inattendu, de la première assistante), le film dévoile surtout la mauvaise foi de Bongwan, dont la séduction inconsciente d'Areum, menée incidemment, comme par habitude (compliments subtiles, déjeuner au restaurant, cordialité ambiguë), n'échappe pas à la

caméra. Car, comme *Yourself and Yours*, *Le Jour d'après* raconte en réalité la crise personnelle du cinéaste, homme marié dont l'histoire d'amour avec une actrice plus jeune, rencontrée sur le tournage d'*Un jour avec, un jour sans* (Kim Min-hee, qui incarne Areum dans le film), brise la première partie de sa vie. Comme une autocritique mélancolique et lucide de ses propres faiblesses et contradictions.

Des amours parallèles

Une fois de plus, le film met en jeu les traits caractéristiques du cinéma de Hong Sang-soo : de longs repas arrosés, une ivresse latente, un dispositif resserré sur une poignée d'acteurs (ici trois), des rues désertes et des intérieurs marchands de Séoul (la boutique, le restaurant). Mais ici, on sent aussi très directement la difficulté du cinéaste à parler de sentiments à froid, hors de tout lyrisme : le film désamorçe cet enjeu en portant, sur certaines séquences, une mélodie surannée qui sonne comme un clin d'œil ironique au romantisme auquel le personnage se soustrait. Des séquences larmoyantes surjouent le lyrisme et contrastent avec le calme lâche du personnage, tandis que la photographie, d'un très beau noir et blanc ponctuellement surexposé, invite à ausculter les personnages sous une lumière crue et directe tout en évoquant des silhouettes fantomatiques ou fantasmées.

Car *Le Jour d'après* joue, comme *Yourself and Yours*, de la désorientation du spectateur : par un montage ambigu qui raccourcit ou en allonge sans préavis le temps du récit, il entretient la confusion, sème le doute (le même que celui de la femme de Bongwan) et ouvre des interprétations alternatives du réel. C'est la mise en image de la faiblesse d'un homme tiraillé : vivant et désirant deux réalités en même temps, mentant et

s'accommodant des situations, oubliant et se souvenant selon son rythme propre. *Le Jour d'après* confirme ainsi la capacité de son auteur à réduire à son plus simple le drame d'une relation

Un intellectuel quinquagénaire converse autour d'un plat de nouilles avec une femme plus jeune, qu'il a prise sous son aile. Sur la table, un cimetière de bouteilles de soju. La discussion tourne autour des choses de la vie et de l'amour, le sujet qui, a priori, les réunit. Méfiance : rien n'est aussi simple qu'il n'y paraît.

Pas de doute, on est chez Hong Sang-soo, le Rohmer coréen, l'homme qui filme plus vite que son ombre : vingt et un films en vingt et un ans (on ne compte pas les courts-métrages), autant de chefs-d'œuvre pour ses thuriféraires, du "Monde" à "Libé" en passant par les "Cahiers du Cinéma". Et toujours le même sujet : les femmes, l'alcool et lui (du moins, son alter ego).

Dans "le Jour d'après", son quatrième film présenté en compétition à Cannes, Bongwan, éditeur et critique littéraire, est pris à partie, au petit déjeuner, par son épouse. Elle est convaincue qu'il la trompe, il nie mollement. Le voici face à Song Areum, la collaboratrice qu'il vient d'engager, charmante. Elle l'interroge sur sa foi : "Refuser de croire à quelque chose à cause du réel n'est-il pas absurde ?" Le pari de Pascal, en d'autres termes. Pour autant, nous ne sommes pas dans "Ma nuit chez Maud" à Séoul. Cela fait un mois que son employée, qui était aussi son amante, a quitté Bongwan, et il a du mal à s'en remettre. Quand sa femme débarque par surprise à son bureau, persuadée que Song Areum est sa maîtresse, elle la gifle...

Tout cela est filmé en plans-séquences, à hauteur de couple, avec une économie de moyen (un zoom par-ci, un panoramique par-là, pas plus) qui ne nous offre pas d'autre choix que de nous concentrer sur ce qui se dit et se contredit, sur les infimes variations du discours et de la parade amoureuse. Car, d'une scène à l'autre, les cartes sont rebattues par des flash-back qui n'en ont pas l'air et qui n'en sont peut-être pas. Le cinéaste nous entretient dans une confusion chronologique qui remet sans cesse en question ce que l'on croit établi. On évolue en zone grise dans ce film en noir et blanc où la boisson grise. C'est ce qui en fait la fibre, délicate et retorse. Mais un chef-d'œuvre, non, faut pas pousser. La lâcheté masculine et les blessures féminines de l'adultère ordinaire telles que filmées par Hong Sang-soo sont sens dessus dessous. (L'obs : Nicolas Schaller)



amoureuse tout en reconstituant les subtilités, le trouble et l'épaisseur d'un vécu. (Critikat.com : Axel Scoffier)

Plus prolifique que jamais, Hong Sang-soo explore le vaudeville à l'aune du quatuor amoureux. Portrait en noir et blanc aride mais perçant aussi bien qu'attachant, de l'éternelle lâcheté de l'homme.

L'on a peut-être déjà vu ou lu cette histoire d'homme marié amoureux d'une autre femme, mais incapable de l'assumer, un millier de fois. Bien conscient d'emprunter un chemin balisé, HSS sait pourtant très bien où va son récit. Plutôt qu'une banale ligne droite, celui-ci tantôt s'engouffre dans des méandres ténébreux de l'âme humaine, ou retourne sur ses pas pour mieux donner la mesure de ce réseau de sentiments enchevêtrés et inextricables. Territoire rohmérien anguleux et impénétrable. Lorsque son épouse lui demande s'il voit quelqu'un d'autre, Kim Bongwan, éditeur la tête cachée dans son bol de nouilles, répond que non avec la tête mais oui du plus profond de son cœur. La femme, évidemment, n'y croit guère. Et c'est le début d'un jeu de faux-fuyants auquel le noir et blanc numérique presque sans relief confère une dimension d'éternité. Comme à son habitude, le cinéaste coréen multiplie les plans fixes en champ-contrechamp avec rigueur. Même si comme toujours quelques légers dérèglements opérés par des zooms inattendus surviennent de temps à autre. Avec un dispositif N&B aussi resserré - quatre personnages, une table, une triangulation amoureuse... -, difficile de ne pas songer à *La Maman et la Putain*, de Jean Eustache.



Déjouant le temps et la narration, ces jeux de l'amour et du hasard de HSS rivalisent d'intelligence, de sensibilité et de sens du tragique. Le réalisateur ne se fait pas plus tendre avec lui-même qu'il ne le fait avec ses personnages : cet anti-héros faible et lâche qu'il ne cesse de pousser film après film en boulimique n'est autre qu'un miroir qu'il tourne vers son propre visage. Bien que la subtilité et la sécheresse du dispositif ne soient pas forcément propices à séduire les foules, *Le Jour d'après* possède à l'évidence l'étoffe des grands films interrogeant avec humilité notre perception du réel. (Avoir-Alire : Alexandre Jourdain)